gie nationale. Mais peut-être s'agit-il là d'un sujet trop polémique?

M'inspirant d'une stratégie appliquée par le dominicain Dom Deschamps[3] (même si mes chances de réussir étaient réduites par le fait que j'avais dévoilé mes convictions) mon objectif, en écrivant ce post-scriptum, était d'attirer Mme Morelli hors de l'académie pour l'entraîner dans un débat sur le rôle de l'université en tant qu'elle est un des *Appareils Idéologiques d'Etat*[4] les plus puissants : le fait de dénoncer les mythes dans le cadre de l'université ne participe-il pas déjà du mythe ?

L'expérience de Dom Deschamps montrait qu'il était difficile de gagner à ce jeu. Mais je ne jouais que pour passer le temps. Mme Morelli fut bonne joueuse et me répondit aussi courtoisement que la première fois :

Cher Monsieur,

Merci de votre long article démarrant du livre sur « Les mythes »...

Je continue à croire que ces mythes nationaux (ou régionaux ou...) ont pour principale fonction de masquer les conflits sociaux d'un espace donné. En d'autres termes de me créer une solidarité avec Albert Frère, André Leysen... parce que nous vivons proches géographiquement...

Vous avez raison quant à la dépendance de la recherche. Où trouver aujourd'hui des crédits pour de jeunes chercheurs? En histoire on peut espérer les régions, l'Europe ou les firmes. Dans les trois cas la dépendance politique est assurée. On nous donne même parfois le résultat à atteindre et il n'y a plus qu'à étayer...

Si on veut être libre on a avantage à être par ailleurs fonctionnaire inamovible ou riche de naissance!

Avec mes sentiments les meilleurs.

A. Morelli

Alors qu'il était évident que je voulais aborder la question de la recherche telle qu'elle se pratique sincèrement *dans* l'université, Anne Morelli me répondait au sujet de la recherche *hors* de l'université. Je considérai cette esquive comme un demi-succès.

Abandonnant mes ruses de bénédictin, je fis parvenir à Mme Morelli une lettre sur le sujet *« vérité et université »*. Soit qu'elle ait deviné ma stratégie ou que j'aie abusé de son temps, le fait est que je ne reçus plus de réponse.

*

Je suis reconnaissant à Anne Morelli de m'avoir répondu par deux fois. Je retiens qu'elle insiste sur le fait que les mythes historiques, en contribuant à masquer les contradictions sociales de la nation, nous imposent une solidarité sans réciprocité avec des intérêts privés ; cela

solutions totalitaires, on peut aussi faire honte aux libéraux qui utilisent cette valeur pour libérer la matière-travail et abandonner l'humain. Mais on ne peut pas poser le problème de ceux qui n'existent pas encore dans cette nation.

En tant que salarié aussi bien qu'en tant que chômeur, mon expérience de l'inexistence n'est pas autre que celle de l'inexistence de la nation. Si la nation était réelle il n'y aurait pas besoin de neutraliser les inutiles avec la charité étatique en attendant que l'épuisement du budget ne les jette dans un univers concentrationnaire.

Pourtant, au lieu de m'abandonner au piège d'une quelconque idéologie nationalo-ouvriériste, je frappe à la porte et je demande à entrer. Pourquoi refuse-t-on de m'ouvrir?

Dans ce refus se trouve le secret des contradictions.

Dans l'attente d'autres arguments, je me rangerai à l'opinion de William Blake : *« Une même loi pour le Lion et pour le Bœuf, c'est l'Oppression. »*

NOTES :

1) *Le Fritisme et l'idéologie nationale belge (la frite est bretonne!)*, *Articlauts de Bruxelles* (à paraître).

2) *Garde ta coiffe Maryvonne*, Alternative Libertaire n°176, septembre 1995.

3) André Robinet, *Dom Deschamps*, chapitre I, *Brèves Rencontres*.Editions Seghers, 1974.

4) La notion est de Louis Althusser. A ce sujet voir *Frriz Zorn et Louis Althusser, Articlauts de Bruxelles* (à paraître).

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, vol. 2
Série L'Agitateur Convulsif
Bruxelles, février 1997

Une correspondance avec Anne Morelli

Les vaines occupations

d'un

ajusteur au chômage

Yves Le Manach

parce que nous coexistons sur un même territoire géographique.

Or, cette opinion d'Anne Morelli concernant le rôle des mythes dans la construction d'une nation, semble contredite par Isabelle Stengers lorsqu'elle nous disait dans son *Interpellation* du 28 septembre 1996 : *« Le pouvoir politique dans nos pays comme aussi la plupart des protagonistes économiques et sociaux ne sont pas, a priori, des adversaires. Ils sont issus de la même histoire, mise sous le signe de la démocratie, que la Ligue elle-même. Et si l'on peut mettre en cause les sentiments de désarroi, de dépendance et d'impuissance que génère et entretient le mode de décision et de gestion actuel, il faut immédiatement ajouter que sans doute la plupart d'entre eux subissent-ils, à l'image de la population, ces mêmes sentiments. »*

Ainsi, pour Anne Morelli les mythes historiques servent à masquer des contradictions. Pour Isabelle Stengers, l'histoire — **et la nation qu'elle désigne** — est placée sous le signe de la démocratie ; lieu où banquiers et chômeurs partagent le même sentiment de désarroi face au mode de décision et de gestion actuel.

Il ne m'appartient pas de départager seul les deux avis. J'aimerais pourtant faire remarquer que l'on peut lire, gravé dans la pierre d'une fontaine de Schaerbeeck :

attendre un appel de l'ORBEM – je rédigeai un article qui prolongeait la question des mythes nationaux par celle, plus centrale, de l'*idéologie nationale*[2]. Je le fis également parvenir à Mme Morelli accompagné de la lettre suivante :

Madame,

Je me suis permis de vous faire parvenir un numéro d'Alternative Libertaire dans lequel je me suis livré à une digression sur votre travail et celui de vos collègues.

En m'attachant à essayer de comprendre la fonction de l'idéologie nationale, je suis conscient d'avoir extrapolé votre sujet. Mais nous n'avons qu'une seule vie à passer sur cette planète. C'est-à-dire à peine le temps d'imaginer ce qui pourrait être essentiel à la compréhension de notre misère. En tout cas de la mienne.

Je me doute que votre temps doit être très occupé. Peut-être trouverez-vous malgré tout quelques instants pour me faire connaître votre sentiment, sinon sur la réussite de ma tentative, au moins sur l'intérêt de ma démarche.

Je vous prie d'accepter mes sentiments les plus sincères,

Yves Le Manach

PS. Un autre sujet m'intéresse dans votre travail, c'est celui de l'indépendance de la recherche vis-à-vis de l'Université, c'est-à-dire vis-à-vis d'un instrument de l'idéolo-

ETANT ORIGINAIRE DE BRETAGNE, PROVINCE travaresée par des idées d'indépendance nationale, donc productrice de mythes, c'est avec intérêt que je lus le livre dirigé par Anne Morelli, *« Les grands mythes de l'histoire de Belgique »*. Cette lecture me donna l'idée d'envoyer au *Soir* un courrier un peu dérisoire traitant de la *frite*[1], mythe belge néglligé par Anne Morelli et ses collaborateurs. Je le fis parvenir à l'historienne qui me répondit très courtoisement ce qui suit :

Cher Monsieur,

Je vous remercie de votre lettre. Je suis entièrement d'accord avec vous : l'histoire (son enseignement et sa vulgarisation au moins) n'est qu'une composante du mythe national ou régional. Le sport, l'armée, la religion peuvent avoir cette même fonction unificatrice et contribuent, comme l'unanimisme télévisuel et le culte des vedettes, à masquer l'existence des contradictions sociales.

« Démarquer » les mythes de l'histoire n'est donc qu'une petite pierre mais que j'espère néanmoins utile...

Avec mes sentiments les meilleurs.

A. Morelli

Le chômage me procurant quelques loisirs – je ne passe plus mes journées au garde-à-vous près du téléphone à

Dire que, riches ou pauvres, nous participons tous de la même nation, n'est pas assez précis. En affirmant la réalité de la nation, on peut tenter d'isoler les partisans de la démocratie.

Je comprends le point de vue d'Isabelle Stengers. Moi non plus je ne veux pas de ces idéologies qui opposent bourgeois bureaucrates et bourgeois libéraux pour le contrôle du pouvoir ; cela sans qu'ils ne tiennent compte de leurs limites ni de nos vies. En attendant il n'en demeure pas moins vrai que celui qui est exploité, chômeur ou sdf ne se fait pas à lui-même ce tort : il faut être au moins deux pour en arriver là.

Cette *« reconnaissance »* arbitrairement sollicitée et cette *« paternité »* abusivement revendiquée, nous montrent que les droits économiques et sociaux n'ont pas pour fonction la satisfaction de nos viscères, mais qu'ils sont le lieu d'un *assujettissement* qui pose aux exploités la question de la réalité matérielle de la nation et de la démocratie.

« A JOHN COCKERILL, LE PERE DES OUVRIERS »

ou encore, sur le monument du Quartier Léopold :

« AUX BIENFAITEURS, LES PAUVRES RECONNAISSANTS »